

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

DISCOURS

DE

M. AIMÉ PUECH

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

A L'OCCASION DE LA MORT DE

M. KRISTOFFER NYROP

ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE

lu dans la séance du 17 avril 1931.

Mes chers Confrères,

Notre Académie, et avec elle l'Institut tout entier, voient disparaître, en Kristoffer Nyrop, l'un de ceux, parmi leurs associés étrangers, dont la perte pouvait leur être le plus sensible. Né à Copenhague en 1858, étudiant à Paris en 1877-8, maître de conférences à l'Université de sa ville natale dix ans plus tard, professeur titulaire en 1895, Nyrop était devenu notre correspondant en 1912; il fut élu associé en 1920. Il venait souvent à Paris et la plupart d'entre nous l'ont connu personnellement; ils savent que ce n'est pas seulement le savant que nous regrettons en lui.

La formation française qu'avait reçue le jeune Nyrop l'avait marqué pour toujours. Il avait été l'élève de Gaston Paris, de Paul Meyer, d'Arsène Darmesteter. Je l'ai entendu plus d'une fois, avec une reconnaissance émue, évoquer le souvenir de

INSTITUT.

1931. — 4.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165849

l'École des Hautes Études, telle que les hommes de ma génération l'ont fréquentée, vers le même temps que lui. Il aimait à revoir en imagination ces petites salles empruntées à la Bibliothèque de l'Université, l'auditoire restreint qui s'y groupait autour de maîtres illustres, attentif à leur parole d'autant plus efficace qu'elle se faisait une loi de renoncer à l'apparat qui régnait encore dans certains cours de la Sorbonne. Celui qui avait exercé le plus d'influence sur lui, c'était Gaston Paris, parce qu'il s'était attaché à lui non seulement pour son savoir étendu, pour sa méthode stricte, pour son esprit vigoureux et pénétrant, mais encore et surtout pour cette haute conception de la science qui faisait d'elle comme une vertu, et qui, en exigeant du savant la probité la plus scrupuleuse et l'impartialité la plus sévère, le sacrifiait d'abord honnête homme. Paris, a-t-il dit plus tard¹, « était le maître admiré et aimé, dont la séduction était irrésistible », dont l'enthousiasme révélait aux jeunes gens, en les initiant à la recherche, « comme une patrie commune... », une sorte de *Civitas Dei*, quelque chose comme cette Cité de Dieu dont les âmes pieuses rêvaient dans le Haut Moyen Age. »

Rentré dans son pays, Nyrop enseigna, naturellement, à l'Université de Copenhague, la langue et la littérature françaises. Sa compétence s'étendait d'ailleurs au domaine entier des études romanes. Vous savez avec quelle précision, avec quel sentiment délicat des nuances il parlait et écrivait le français. Il ne parlait pas moins bien l'italien. Il a montré, dans ses *Mosaïques romanes*, un vif intérêt pour la Roumanie et la Provence. Par ses études de folk-lore : *La Légende d'Ulysse et de Polyphème*, — *La Puissance du Nom* — *le Juif errant* — *le Cœur du Chanteur* — *La Comtesse aux trois cent soixante-cinq enfants* — *Tannhæuser au Vénusberg* — il a prouvé que sa curiosité ne connaissait pour ainsi dire pas de limites. Il a même publié un livre sur *le Baiser et son histoire*. Mais c'est bien aux études françaises qu'il a consacré le meilleur de son activité, et ce sont elles qui ont provoqué ses œuvres maîtresses.

En 1880, il avait débuté, presque aussitôt après son retour en Danemark, par la publication d'un *Nouveau recueil de Farces*

1. *Guerre et Civilisation*, trad. E. Philippot, p. 183-4.

françaises des quinzième et seizième siècles, dont le texte lui avait été fourni par un manuscrit de Copenhague et pour le commentaire duquel il s'était assuré la précieuse collaboration d'Émile Picot. Trois ans après, en 1883, il fit paraître en danois une *Histoire de l'Épopée française au Moyen Age*, qui fut bientôt traduite en italien, et qui, malgré le temps qui s'est écoulé depuis, reste, me dit mon confrère et ami Alfred Jeanroy, l'exposé sans doute le plus complet que nous possédions de l'admirable développement de notre poésie épique. Par son *Manuel de Phonétique du français parlé*, qui a été réédité plusieurs fois et qui a été traduit par M. Philippot, par son *Traité de Versification française*, par son *Recueil de textes français publiés pour les cours universitaires*, il facilitait l'apprentissage du français aux étrangers et rendait service à nos compatriotes eux-mêmes. La grande œuvre de sa vie fut cette *Grammaire historique de la langue française*, dont le tome I^{er} date de 1899, et dont notre confrère F. Brunot vous disait naguère toute la valeur en vous faisant hommage du tome VI^e. Trois volumes en avaient déjà paru en 1910, quand Paul Meyer, en proposant la candidature de l'auteur pour une place de correspondant étranger, écrivait dans son exposé de titres : « On est d'accord pour reconnaître que c'est la meilleure, disons la seule, des grammaires ayant un caractère historique, que nous possédions ». Nous n'avions pas alors le grand ouvrage de M. Brunot, et celui de Nyrop, qui garde toujours, avec la solidité de la doctrine et l'extrême richesse de l'information, le mérite d'une composition équilibrée et d'un rare talent d'exposition, s'ouvre par une centaine de pages qui portent le titre d'*Histoire générale de la langue française*. Dans leur concision, elles présentent le tableau le plus clair, le plus vivant et le plus nuancé des étapes successives que notre langue a parcourues. Apparition du roman qui se dégage du latin populaire, prédominance progressive du *français* dans tous les pays de langue d'oïl, transformations de la morphologie et de la syntaxe, enrichissement du vocabulaire, action de la Renaissance et de la Pléiade, tentative de *fixer* la langue au xvii^e et au xviii^e siècles, révolution romantique avec tout le déroulement de ses conséquences jusqu'aux plus récentes, Nyrop nous fait suivre cette évolution avec une véritable maî-

trise, en apportant toujours des preuves à l'appui, en choisissant avec art les exemples typiques, dans la foule de ceux qui s'offrent, on le devine, à son souvenir. Car c'est chose surprenante que de rencontrer, surtout chez un étranger, une familiarité si directe et si sûre avec toutes les sources du langage, quelles qu'elles soient, au cours d'une si longue durée et sur un territoire si étendu. Pour chaque période, Nyrop fait la part de l'archaïsme, des infiltrations étrangères, des créations nouvelles ; il discerne les effets des tendances spontanées et populaires, ceux des théories et des raffinements subtils. Il connaît aussi bien la langue de nos provinces que celle de Paris ; il connaît celles des diverses classes sociales, celles des métiers et des techniques, celles des chapelles littéraires et des cénacles poétiques, et jusqu'à l'argot. Il sait juger avec mesure et avec sagesse, dans le renouvellement incessant qu'entraînent le changement des mœurs, celui des idées ou les transformations de la vie matérielle, ce qui est expansion légitime, ce qui révèle la poussée d'une sève toujours active, et ce qui risque d'être déviation ou corruption. Le trait caractéristique du livre, c'est, il me semble, que, sans méconnaître une certaine grandeur et une certaine noblesse dans la tentative de Vaugelas et de ses contemporains pour fixer la langue parvenue, selon leur sentiment, à son plus haut degré de perfection, Nyrop est avant tout convaincu que le langage est chose vivante, et, que, comme tout ce qui vit, il se transforme perpétuellement. On n'est pas étonné de constater, dans la liste des écrits du savant danois, qu'il a un jour, comme Darmesteter, écrit un livre intitulé : *la Vie des Mots*.

Il ne suffit pas de louer en Nyrop le savant et le professeur. Il avait, par son enseignement et par ses ouvrages, répandu l'amour de la France. Quand la France fut attaquée, quand la France fut en danger, son cœur s'émut. Grand homme de bien, d'une bonté agissante et féconde, il usa du privilège que lui conférait sa situation de citoyen d'un pays neutre pour soulager les misères de toutes sortes que la guerre amène à sa suite. Son dévouement était inépuisable, quand il s'agissait de rechercher, dans quelque camp de prisonniers, la trace perdue d'un père ou d'un fils. J'ai moi-même fait appel à lui, dans un cas, hélas ! où son intervention, où nulle intervention ne pouvait être couronnée de succès ;

mais je n'oublierai jamais avec quelle promptitude, avec quel zèle ardent et délicat il se mit tout entier à ma disposition. En même temps, sa propagande s'exerçait, sans aucune cesse, en Suède et en Norvège aussi bien qu'en Danemark, en faveur de notre cause. Il n'avait pas embrassé cette cause uniquement sous l'influence de l'affection qui l'attachait à notre pays. Il s'était rangé dès la première heure au nombre de ses défenseurs par les motifs les plus généreux. Ce Danois gardait au cœur la souffrance de l'iniquité commise par l'Allemagne en s'appropriant le Slesvig. Il avait approuvé la protestation des Alsaciens-Lorrains à l'assemblée de Bordeaux, en 1870. Il fut révolté par la violation de la neutralité de la Belgique, par le sac de Louvain, par l'emprisonnement de Frédéricq et de Pirenne, par le bombardement de Reims où il ne voyait pas un accident involontaire, mais dont il faisait remonter la responsabilité jusqu'aux paroles de Gœrres, s'écriant en 1814, dans le *Rheinischer Merkur* : « Réduisez en cendres cette basilique de Reims où Clovis fut sacré et où les Francs, ces faux frères des nobles Germains, fondèrent leur royaume. Brûlez cette cathédrale. »

J'emprunte cette citation à l'un des volumes où Nyrop a réuni les conférences et les articles qu'il prononça ou écrivit pendant ces années tragiques. Ce volume, qui, précédé d'une préface de M. Paul Verrier, a été traduit aussi par M. Philippot, a pour titre : *Guerre et Civilisation*¹. Un second volume, qui a été traduit par Jacques de Coussange, porte celui de *France* : « La France a toujours été une nation directrice », écrit Nyrop, « tantôt dans un domaine, tantôt dans l'autre, et tantôt enfin dans plusieurs domaines à la fois. Depuis le Moyen Age, la France a été en Europe le pays progressif et initiateur par excellence, et ce rôle, elle l'a conservé jusqu'à notre époque, même après que sa puissance et son importance politique eurent subi une diminution dans le siècle précédent. La France a continué d'être le pays de la liberté, parce qu'elle est le pays où l'individualité est respectée, où elle peut se développer librement, et par suite fournir la plus grande contribution à l'œuvre civilisatrice. Ce qui passe en première ligne pour le Français, ce n'est

1. P. 49.

pas l'obligation de satisfaire aux exigences de l'État, ce n'est pas le souci obsédant, étouffant, du bien-être de l'État, mais c'est le souci des intérêts de l'individu »¹. Ce qui écarta Nyrop de l'Allemagne, dont il ne méconnut jamais les qualités véritables, ce fut l'appétit immodéré d'annexions ; ce fut le recours à la force ; ce fut cette étroitesse d'esprit qui lui faisait poursuivre les hostilités sur tous les terrains, et, comme il l'a écrit à propos d'un article d'Hugo Schuchardt, engager même *une guerre linguistique*² ; c'était cette aberration qui subordonnait la religion au fanatisme national, et réclamait, pour mener à bonne fin une lutte injuste, le concours d'un christianisme dur, d'un christianisme sans pitié³. Voilà pour quels motifs Nyrop fut des nôtres. Les deux volumes, que je viens de citer, respirent à chaque page l'amour passionné de la justice et l'horreur de toute guerre qui n'est point supportée pour la défense du sol et le salut de la patrie.

Nyrop avait également traduit en danois le livre accablant où Joseph Bédier a recueilli, sur la conduite barbare de la guerre, les témoignages des carnets de route de soldats allemands. Ce rôle de défenseur, on peut dire *d'apôtre*, de la culture française, qu'il avait assumé pendant les hostilités, il a continué à le remplir autrement, mais avec le même zèle, après la paix. Et quand je rappelle toutes ces manifestations d'une activité infatigable, comment tardé-je à rappeler aussi, — mais nul de vous ne l'ignore ni ne l'oublie, — que celui qui la déployait avait subi la plus grande infortune qui puisse frapper un homme d'études. De bonne heure, sa vue lui avait donné des inquiétudes. Dès 1906, il avait été atteint d'une cécité complète. Incapable de lire, d'écrire, de se diriger seul, il n'eut pas seulement l'énergie de continuer ses recherches scientifiques ; il garda toute la fermeté de son âme ; une sérénité héroïque s'associa au rayonnement de sa bonté. Toujours courtois, toujours épris de toutes les nobles choses, de toutes les belles idées, tel nous le voyions, chaque année, revenir parmi nous, au bras de l'admirable compagne qui n'avait plus qu'une pensée : celle de lui rendre moins

1. *Guerre et Civilisation*, p. 11-12.

2. *Ibid.*, p. 139 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 172-3.

lourde, en toute circonstance, l'épreuve terrible à laquelle il était condamné. Nous avons peine à croire que nous ne reverrons plus sa haute taille et le sourire de son visage aux yeux clos. En nous unissant à la douleur des siens, nous pleurons, avec le savant, avec le grand ami de la France, l'homme dont le caractère fut égal à l'esprit, un de ces hommes « qui font honneur à l'homme. »